

# *Au fleuve de Loire*

*Ô de qui la vive course*

*Prend sa bienheureuse source,*

*D'une argentine fontaine,*

*Qui d'une fuite lointaine,*

*Te rends au sein fluctueux*

*De l'Océan monstrueux,*

*Loire, hausse ton chef ores*

*Bien haut, et bien haut encores,*

*Et jette ton oeil divin*

*Sur ce pays Angevin,*

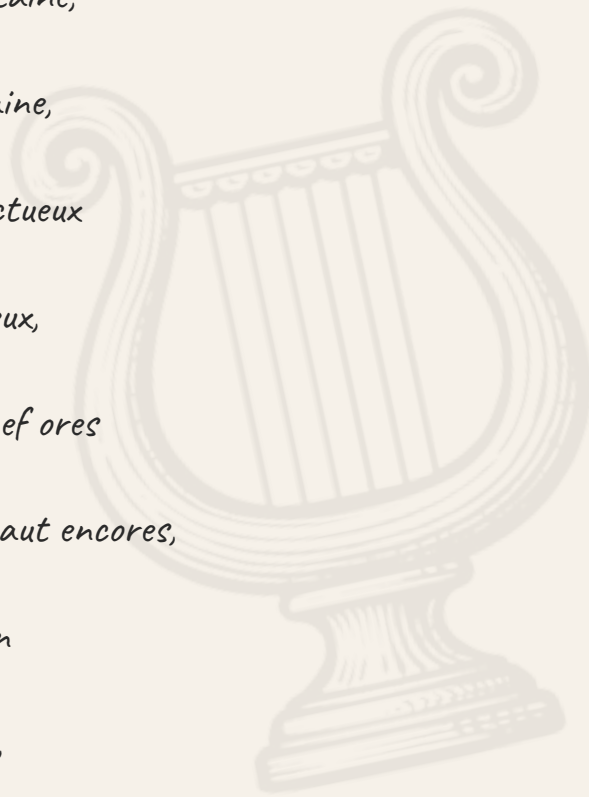
*Le plus heureux et fertile,*

*Qu'autre où ton onde distille.*

*Bien d'autres Dieux que toi, Père,*

*Daignent aimer ce repaire,*

*A qui le Ciel fut donneur*



*De toute grâce et bonheur.*

*Cérès, lorsque vagabonde*

*Allait quérant par le monde*

*Sa fille, dont possesseur*

*Fut l'inferral ravisseur,*

*De ses pas sacrés toucha*

*Cette terre, et se coucha*

*Lasse sur ton vert rivage,*

*Qui lui donna doux breuvage.*

*Et celui-là, qui pour mère*

*Eut la cuisse de son père,*

*Le Dieu des Indes vainqueur*

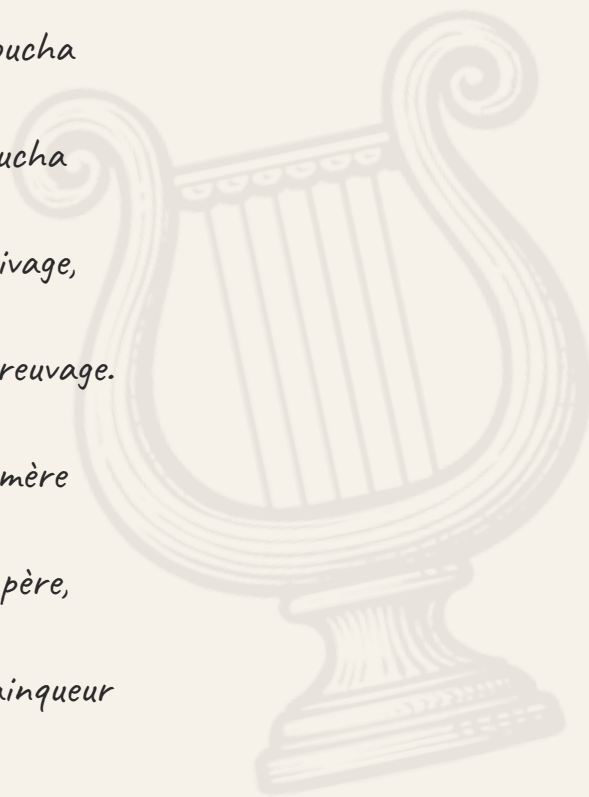
*Arrosa de sa liqueur*

*Les monts, les vaux et campagnes*

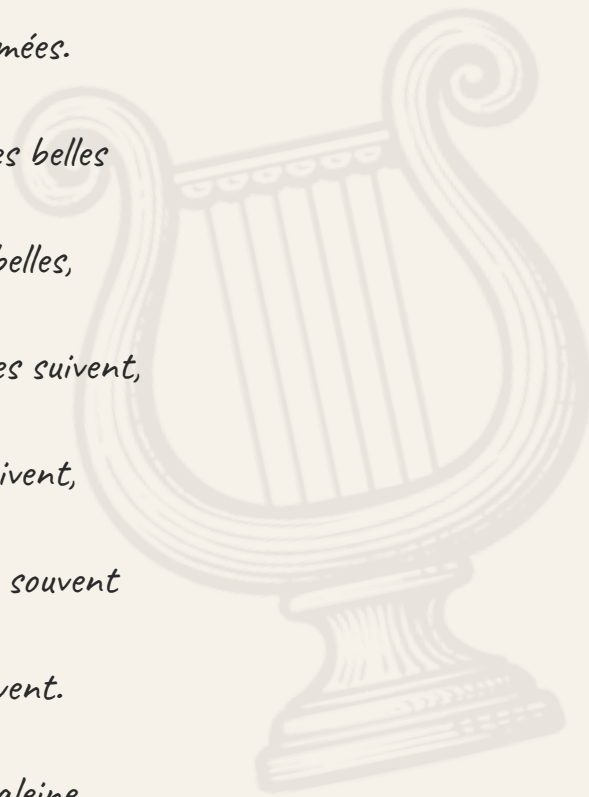
*De ce terroir que tu baignes.*

*Regarde, mon Fleuve, aussi*

*Dedans ces forêts ici,*



Qui leurs chevelures vives  
Hausseraient autour de tes rives,  
Les faunes aux pieds soudains,  
Qui après biches et daims,  
Et cerfs aux têtes ramées  
Ont leurs forces animées.  
Regarde tes Nymphes belles  
A ces Demi-dieux rebelles,  
Qui à grand'course les suivent,  
Et si près d'elles arrivent,  
Qu'elles sentent bien souvent  
De leurs haleines le vent.  
Je vois déjà hors d'haleine  
Les pauvrettes, qui à peine  
Pourront atteindre ton cours,  
Si tu ne leur fais secours.  
Combien (pour les secourir)



*De fois t'a-t-on vu courir*

*Tout furieux en la plaine?*

*Trompant l'espoir et la peine*

*De l'avare laboureur,*

*Hélas! qui n'eut point d'horreur*

*Blessé du soc sacrilège*

*De tes Nymphes le collègue,*

*Collège qui se récréé*

*Dessus ta rive sacrée.*

*Qui voudra donc louer et chanter*

*Tout ce dont l'Inde se vante,*

*Sicile la fabuleuse,*

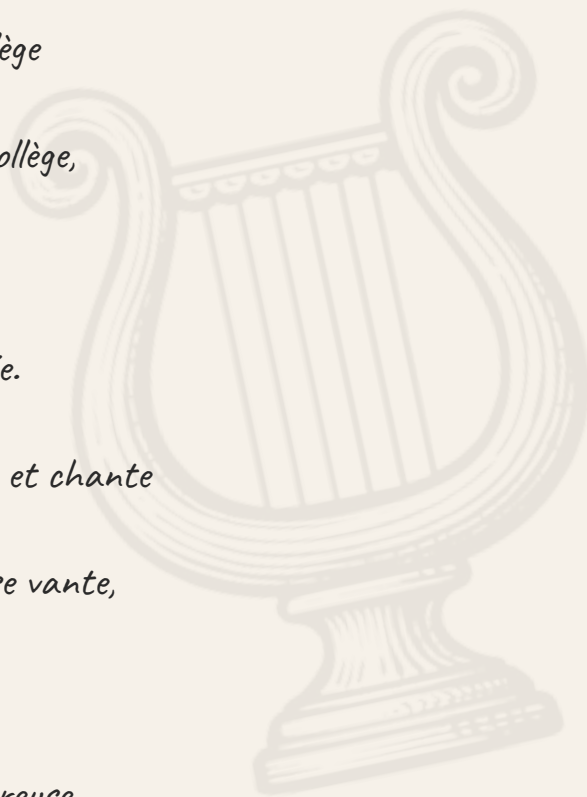
*Ou bien l'Arabie Heureuse.*

*Quant à moi, tant que ma Lyre*

*Voudra les chansons élire*

*Que je lui commanderai,*

*Mon Anjou je chanterai.*



Ô mon Fleuve paternel,  
Quand le dormir éternel  
Fera tomber à l'envers  
Celui qui chante ces vers,  
Et que par les bras amis  
Mon corps bien près sera mis  
De quelque fontaine vive,  
Non guère loin de ta rive,  
Au moins sur ma froide cendre  
Fais quelques larmes descendre,  
Et sonne mon bruit fameux  
A ton rivage écumeux.  
N'oublie le nom de celle  
Qui toutes beautés excelle,  
Et ce qu'ai pour elle aussi  
Chanté sur ce bord ici.

Joachim Du Bellay (1522-1560)

